Petite chronique littéraire

Autor(en): **Steullet, Anne-Marie / Wicht, Philippe / Crestin-Godinat, Monique**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **101 (1998)**

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Petite chronique littéraire

Par Anne-Marie Steullet, Philippe Wicht,
Monique Crestin-Godinat, Ferenc Rákóczy
et Bruno Chapatte

«LE RAVAUDAGE DE L'ÂME»
de Claudine Houriet

Pour son troisième roman (après deux recueils de nouvelles), Claudine Houriet prend un virage quant au fond et à la forme de la fiction. Voici le meilleur livre de l'auteure de Tramelan, qui a acquis une liberté nouvelle dans le traitement du sujet, liberté servie par une concision d'écriture qu'on ne lui connaissait pas. Dans ce *Ravaudage de l'âme*, le texte gagne en force. L'histoire est dégagée du flot des mots, de la longueur des descriptions méticuleuses. Soudain on découvre plus d'action, c'est coloré, enlevé d'une plume qu'on sent à l'aise, heureuse, imaginative.

L'histoire: Hugo est un président-directeur-général – PDG si l'on préfère – appartenant à ce qu'on nomme la «jet set». Nous dirons: à la société qui en jette. C'est donc un homme qui a «réussi» aux yeux du public; il ne craint rien ni personne. Sa vie, menée avec cette suffisance de certains nouveaux riches, va pourtant basculer quand sa femme le quittera, quand, du même coup, sa fille s'insurgera. Il affronte le chômage car il est licencié, il s'adonne à l'alcool, perd ses repères, sombre dans le désespoir. Bon, direz-vous, le cas n'est pas exceptionnel.

Plus intéressante, voire exotique, sera la longue quête d'une autre vie. Le protagoniste se lance dans les arcanes de la mode, il rate son affaire. On le voit échouer au Portugal, à Porto, ville un peu ignorée mais fascinante où a séjourné Claudine Houriet. Il va se passer là des choses extraordinaires. L'auteure emprunte au romanesque pur tout en s'inspirant de personnages qu'elle a rencontrés, de lieux qu'elle a hantés. Elle conduit le lecteur d'étonnements en surprises. Le PDG déchu retrouvera une dignité patiemment acquise à l'issue d'un vagabondage et d'une souffrance morale dont on doute, au fil des pages, de voir la fin. Nous ne livrerons pas le dénouement de l'histoire, qui est surprenant: la chute arrive comme une renaissance. L'âme tourmentée est enfin ravaudée. (ams)

Ed. Luce Wilquin, Belgique, 1998 (215 pages)

«LA DÉGAGÉE»
de Jacqueline Girard-Frésard

L'auteure, née à Delémont, vit à Genève depuis un quart de siècle où elle travaille en qualité de logopédiste et de psychothérapeute. *La Dégagée* est son premier roman dans lequel la fiction tient une large place, mais n'est-elle pas nourrie, du moins en partie, des souvenirs d'enfance delémontaine de Jacqueline Frésard? Le passé et le présent se croisent dans ce livre; on reconnaît la ville natale, des coutumes, des lieux, des personnages et des personnalités qui appartiennent à la prime jeunesse de la narratrice. Or, ce passé reflue en sa mémoire d'adulte allongée sur le divan du psychanalyste. Là elle ouvre les vannes du non-dit, elle exprime les petits drames avalés de travers, les blessures d'amour-propre, les gestes incompris par la petite fille: toute une géographie de doutes mémorisés affleure dans le silence de ce lieu singulier où «la grande oreille» enregistre.

Il existe donc des correspondances entre la petite enfance (décrite à un temps passé) et l'aujourd'hui (relaté au présent). Ce travail d'analyse conduit par une professionnelle de la psychologie aurait pu verser dans les sphères vaporeuses et jargonnantes de la branche. Il a le mérite, au contraire, d'être simple et poétique, plein d'humour, vivant. Si bien qu'on ne lâche pas le livre qui vous mène par le bout du cœur au long de cette histoire. L'auteure dit «être restée volontairement à la surface des choses»; elle établit une distance, comme une atmosphère légère qui nimbe les faits. Est-ce pour enjoliver et rendre supportables les souvenirs? N'est-ce pas plutôt parce que l'enfance est intouchable et qu'il faut se garder de la déflorer? Le roman préserve le mystère qui gît sous les mots. A propos des mots, disons que ce néologisme qui fait le titre de l'ouvrage, *La Dégagée*, s'inspire du dégagé, mouvement de danse. Il y a de l'allant, le récit court de-ci, de-là, frais, rebondissant dans un style personnel. L'écriture se fait allègre sauf quand rôde la mort. Elle est aussi présente dans le livre qui s'ouvre et se ferme sur deux défunts chers. De fort belles pages. (ams)

Ed. de la Prévôté, 1997 (159 pages).

«L'ONGLE NOIR»
de Bernard Comment

Résumons. Monsieur l'Artiste Conceptuel a installé dix socles dans la salle d'honneur d'un institut culturel en Italie, il y a fait monter dix chômeurs-figurants en fin de droits, œuvres d'art vivantes, qui sont héber-

gés dans la maison en chambres de luxe, et «ils vont tous y rester, y compris ceux qui ont déjà perdu leur ongle depuis plusieurs jours, ils resteront jusqu'à ce que le dernier soit tombé», mais pas de critique, je vous prie, parce que l'Artiste est sous la protection du ministre…

Voilà une phrase plutôt courte comparée à celles de Bernard Comment dans *L'Ongle noir*, une histoire qu'il nous balance en longues coulées de plusieurs pages par phrase. Un bercement. Qui fait passer des idées sarcastiques et décapantes sur la pompe qu'on tient autour de l'art qui n'est plus de l'art, sur le snobisme prétendument culturel, sur la création d'avant-garde qui s'est mise dans la manche de l'officialité, sur le mépris des chômeurs. Or donc, il faut que tombent les ongles de ces statues vivantes. Quelqu'un ira donner des coups de marteau sur les récalcitrants. «Coups énergiques, secs, mats.» Vous voyez? C'est répugnant et ça fait réfléchir. Conte? Fable? C'est court, enlevé librement et beaucoup de choses y passent y compris les plus humainement moches.

Ce petit livre très réussi, joué au théâtre en 1996, est sorti en petit format avec une postface de Bernard Wallet. (ams)

Ed. Mille-et-Une-Nuits, 1997 (43 pages).

«LE MAGASIN PITTORESQUE»
de Pascal Rebetez

Pour son deuxième roman, Pascal Rebetez décrit les affabulations de Max, condamné pour meurtre, détenu à la prison de district (ce qui n'est pas la règle pour une peine longue). Cloîtré, l'homme accepte l'inconfort, il s'occupe, tient son journal, reçoit par un mystérieux courrier l'almanach intitulé *Magasin pittoresque* des années 1850 duquel il tire une foule de renseignements historiques et autres. Il reçoit également la visite de la geôlière lestée des meilleurs vins chipés à son gardien de mari; c'est dame Torche Marie, qui jouera un rôle double et même triple dans l'histoire. Et voguent l'imagination et la réflexion de notre auteur!

Quatre chapitres composent le roman: La faillite, Les soldes, L'inventaire et Les enchères. Tout tourne autour de la boutique, comme lorsque Max enfant tourniquait autour du kiosque de la gare. Le livre est plein de clins d'œil ou de symboles. Dans ce faux magasin (le livre), la vie s'étale, les vitrines sont garnies, chacun se voue à son petit commerce personnel. Il y a sur les rayons tout un fourbi de souvenirs, une camelote de rêves et de voyages, un bric-à-brac de lettres plus ou moins perverses. Voici rassemblées des marchandises de luxe c'est-à-dire métaphysiques.

La prison se trouve peuplée de gens invisibles – car Max ne veut voir personne, même pas sa famille.

N'est-ce pas le lieu idéal où réfléchir, se souvenir, pester parfois? Les Delémontains reconnaîtront leur bonne ville et nous apprenons quelques anecdotes quasi anthologiques. Ou bien on essuie une grosse colère rebetézienne jetée à la face du bourgeois quand il militait pour le Jura… On vous l'a dit; il y a de tout dans ce «Magasin», qui est diablement bien agencé, intercalant journal, souvenirs, correspondance. On lit avec curiosité, on découvre le poète, des trouvailles de style, des accords de mots qui sonnent comme des musiques. La manière de traiter l'écriture est plus soignée qu'il semble au premier abord: les sujets si différents ont chacun leur ton propre qui épouse le fond. Puis, ici et là, le lecteur tombe sur les passages vaguement négligés, laissés tels qu'ils sont venus un peu rapidement sous la plume.

Disons encore que ce «Magasin» ne cesse de nous parler d'ici, de stocker histoires, atmosphères, manières et régionalismes tout en parlant d'ailleurs. Cet ailleurs est le plus important, c'est une sorte de bilan portant sur des expériences d'homme qui se dit nu – illusions défaites où subsiste un zeste d'espoir.

«Ma vie est une pierre polie que j'ai jouée à ricochet», note le protagoniste Max. Ça ricoche encore quand on referme le bouquin, ça ricoche dans la tête. (ams)

Ed. de l'Hèbe, 1998 (224 pages).

«TROU»: VINGT ANS ET DIX NUMÉROS

Fondée en 1979 par cinq amateurs d'art, de littérature, de musique, la revue *Trou* s'était fixé deux buts: publier des ouvrages d'une qualité professionnelle offrant une confrontation entre moyens d'expression et styles divers, et sortir un numéro par année.

Selon les échos reçus de lecteurs, de collectionneurs, de spécialistes de l'édition, le premier objectif est atteint. Quant au second… Dix numéros seulement ont paru. Mais le comité de rédaction ne s'en attriste pas. Le rythme de parution, plutôt lent, a permis de garantir la qualité, la recherche d'artistes aussi divers qu'originaux qui ont tous remis à *Trou* des œuvres inédites, et dans la plupart des cas créées spécialement pour la revue. Ces parutions par à-coups, que les lecteurs et collectionneurs ont généralement pardonnées, s'expliquent par le fait que les responsables ne sont pas précisément des spécialistes de l'édition. Ce qui n'a pas manqué d'étonner jusqu'à de très sérieux professionnels. La rédaction en tire une légitime fierté.

Le comité de rédaction s'est posé la question: fallait-il faire de cette dixième parution un numéro de fête? Marquer le coup par une innovation? Il lui a semblé – immodestement peut-être – que la formule tenait la route. Trou demeure une des rares revues à accueillir de véritables créations d'artistes, donc à laisser le champ libre à l'expression là où tant d'autres publications font place à la critique, à l'analyse. C'est son rôle, les animateurs y tiennent.

Dans ce numéro, on trouvera des dessins de Jean Zuber, Biennois vivant à Paris, de Louis Pons, artiste français, des créations de Jorge Camacho, peintre cubain, une pensée ramuzienne et un disque du compositeur suisse Pierre Mariétan, et des extraits de carnets de notes du sculpteur Henri Presset. Ces œuvres sont inédites et, pour la plupart, créées spécialement pour *Trou*.

Pour marquer tout de même cette dixième parution, peu banale pour ce genre de publication, quatre estampes originales enrichissent l'édition de tête: les créateurs en sont Presset, Camacho, Pons et Zuber.

Les animateurs de la revue sont Umberto Maggioni, Jean-Pierre Girod, Georges Barth, Roger Meier, Roger Voser. (ams)

Ed. de la Prévôté, 1997 (130 pages)

«PLEINES MARGES»
de Pierre Chappuis

Avec *Pleines marges*, Pierre Chappuis donne, chez José Corti, un volume de vers aux poèmes denses et brefs. Des cris, épurés jusqu'à n'exprimer plus que la substantifique moëlle des choses. Si l'on voulait un pendant musical à la poésie de Pierre Chappuis, c'est du côté de Claude Debussy qu'il faudrait le chercher. Chez l'un comme chez l'autre, une distinction diaphane et aérienne, la même élégance un peu sèche expliquent l'extrême séduction de l'œuvre. L'élément liquide s'exprime, chez Pierre Chappuis, autant par les images que par l'harmonie de la phrase. Disposés en pleine page, les poèmes sont accompagnés d'un titre que l'auteur fait figurer, entre parenthèses, en bas, à droite. C'est sa manière de suggérer une piste à son lecteur, de lui fournir une clé qui lui ouvrira la porte d'une explication possible. Point d'accrochage, il ne fait aucun doute que le titre de la strophe que voici permet d'en éclairer le sens:

Rieuses.

Venues se poser,
comme au bord du chemin,

sur une ligne de roseaux
qu'à plaisir elles chiffonnent.

(pierres blanches)

Livré à lui-même, le poème est certes beau, fluide. Il autorise toutes les interprétations. Son titre lui donne cependant un cadre. Ainsi, il le limite, mais en même temps, curieusement, l'enrichit. L'association inattendue des *pierres blanches* et de l'adjectif *rieuse* touche l'esprit autant que la sensibilité. Désormais, notre *culture poétique* est enrichie de *la ligne de roseaux qu'à plaisir* (les pierres blanches) *chiffonnent.*

En peu de mots, le poète s'élève à la dimension de l'univers. Témoins, ces quelques vers auxquels il donne le titre de (*espace sonore*):

Tendu tout le jour,
l'arc de l'été
– bruits et sons en échos –
joint les extrêmes.

Immobilité de la chaleur.

L'espace sonore, délimité par *l'arc de l'été* qui s'étend sur une longue journée (sur un très long espace de temps) de l'aube au crépuscule, vibre des mille bruits du monde. Ils sont vie et mouvement, et s'opposent à l'immobilité suggérée par la chaleur. Le lecteur reste interdit face à l'écart qu'il perçoit entre l'ampleur du tableau évoqué et la modestie des moyens utilisés.

Pierre Chappuis connaît l'art des rapprochements inattendus et subtils, des raccourcis les plus audacieux. On en aura une idée avec les quelques lignes qui suivent:

Dans le vide, cette double note
– gabarit du brouillard –
sonne précis, sonne clair.

Insituables demeurent
– émergeront-ils ? –
bord et faîte du toit.

(mésange avant midi)

Le poète excelle à traduire la fulgurance, la sensation qui s'attache à l'instant. La *double note qui sonne clair et précis* prend ici une dimension d'absolu. On s'interroge sur le sens qu'il faut donner au *gabarit du*

brouillard. Associé à la *double note*, peut-être faut-il entendre que le brouillard, masse informe et impénétrable, ne prend consistance qu'à travers le chant de la mésange qui en révèle la vie intérieure, alors que son opacité dissimule toute présence physique solide (*insituables demeurent/bord et faîte du toit*).

Un autre exemple de la manière de Pierre Chappuis est donné par ces quelques vers. Leur concision en fait autant d'appels pressants et de cris qui déchirent l'aube:

Si pâle, au loin,
presque passé.

(Le jour
dans sa transparence.

Le jour.)

Ciel, lac.

Poésie si dépouillée qu'elle en paraît immatérielle. Hymne à la lumière, pure, impalpable. *Ciel, lac*, deux expressions de la perfection que laisse présager le titre du poème (*étale, égal*).

On se laissera séduire par le jeu des mouettes et des vagues dans les strophes que voici: dans le lointain, les unes se confondent avec les autres en un gracieux ballet:

Ici, là,
Inopinément
Leur crête se hérisse
et retombe.

A se poursuivre
Amoureusement,
se renverser
dans le vent.

La dernière image, sous des apparences anodines, laisse sourdre une délicieuse sensualité (on a envie de dire érotisme).

Quelques mots à peine suffisent à Pierre Chappuis pour exprimer, par exemple la gradation *aube, aurore et royale affirmation de la lumière*. La suite que voici en est une démonstration convaincante:

Premier, sur la hauteur
se déploie
un éventail de flammes.

Bientôt partout même embrasement.

Il faut assurément du talent pour que l'irruption flamboyante du jour devienne cette dernière formule dont la brièveté renforce la densité incandescente.

Rien ne fait mieux penser à la naissance du monde que ces matins, juste encore un peu aigrelets, qui nous convient aux premières fêtes de l'été. Pourrait-on en douter à la lecture de ces (*premiers beaux jours*):

Leur blancheur
ourlée, initiale.

Sans assise, ils avancent,
double chimérique des montagnes.

Porteurs de l'été
dans l'allégresse.

Nous retiendrons de ce texte, *dans l'allégresse*, pour ce que cet état offre de plénitude inexprimable: les mots jaillissent et se bousculent, provoquant ainsi une ivresse qui rend vaine toute tentative de produire un discours cohérent.

Essayons-nous à proposer encore la brève suite sibylline que voici, intitulée (*mi-été*):

Blés coupés.

La lumière, au sol,
porte la nuit.

Le titre est éclairant qui laisse penser qu'à cette saison, la mi-été, la lumière n'a plus la grâce éthérée de celle de la saison printanière, ni même l'alacrité qui caractérise la période où l'été vient juste de s'installer. Elle est plus dense, plus recueillie. Elle porte déjà en elle les prémices de la mort (de la nuit). On pressent un cri, ni joyeux ni désespéré, mais pur et dépouillé: celui de l'alouette dans la splendeur du grand ciel estival.

L'amateur de poésie trouvera, dans l'œuvre exigeante de Pierre Chappuis, une plaisir esthétique raffiné. (phw)

Ed. José Corti, 1997 (85 pages).

«D'ICI-BAS»
de Jean-Paul Pellaton

Ecrivain aux multiples facettes, Jean-Paul Pellaton revient aujourd'hui à la poésie, après avoir cultivé pendant des années, et avec bonheur, le roman, la nouvelle, le récit. On se souvient, dans la période récente, du puissant romancier, auteur du *Mège*, un livre de longue haleine dans lequel il a su se jouer avec une maîtrise consommée de tous les pièges et difficultés qu'une œuvre de cette ampleur suppose: une trajectoire tendue ne révélant aucun fléchissement.

Ceux qui ont suivi le parcours de cet écrivain ont encore en mémoire son recueil de poèmes *Coplas*, publié en 1979 déjà, composé de quatrains octosyllabiques où se mêlent parfois d'autres mètres. Le poète ne s'y est pas astreint au respect de la rime mais il lui arrive de cultiver l'assonance avec bonheur.

Avec *D'Ici-bas*, Jean-Paul Pellaton fait partager au lecteur son émerveillement devant le monde sensible, mais aussi, et surtout, son angoisse face à l'écoulement du temps et à l'inexorable destin qu'il réserve à chacun. C'est un grand vent qui traverse le recueil entier. Jamais encore ce sentiment, qui affleure pourtant fréquemment dans son œuvre, n'avait atteint cette intensité. De tous les genres littéraires, seule la poésie était à la hauteur de l'ambition affichée ici par l'auteur. Seule elle réunit les qualités de souplesse et de musicalité que requiert l'expression des plus hautes aspirations de la pensée et des sentiments. Pourtant, ne nous y trompons pas, la poésie de Jean-Paul Pellaton est à l'image de l'homme qu'il est: stricte, empreinte de pudeur et de retenue. On n'y trouvera jamais la moindre trace d'emphase. Pas un mot qui n'ait sa place soigneusement désignée. Rigueur, dépouillement, une certaine forme d'ascétisme, sont les qualités qui confèrent à son poème force et émotion. Est-il court et ramassé, plus chargé d'éloquence vraie il est alors. Résultat sans doute d'un patient travail d'élagage qui ne laisse subsister que le joyau dégagé de sa gangue. En cela, mais aussi parce qu'il refuse de réduire la poésie à un simple jeu de l'esprit, fût-il le plus étincelant (pour lui, elle s'adresse à la sensibilité), Jean-Paul Pellaton est un classique, de ceux que l'on aime parce qu'ils rajeunissent sans cesse avec talent les thèmes qui sont de toujours: beauté et fragilité des choses, miracle du printemps, de l'amour, de l'instant (concentré fulgurant d'éternité). La forme est impeccable. Chaque poème est composé de vers ayant tous la même mesure, non rimés, à deux exceptions près, parfois traversés d'assonances. Alors que toutes les pièces composant le recueil *Coplas* sont des quatrains, les poésies formant *D'Ici-bas* sont de longueurs diverses, les unes brèves, les autres plus étendues. Les vers sont disposés tantôt en suites continues, tantôt groupés en strophes. Des caractéristiques

techniques certes, mais non subalternes, car elles enrichissent l'instrument de l'auteur qui sait en jouer et les adapter à son propos. La suite continue de vers convient au poème en forme de récit. Le découpage en strophes répond à un certain rythme de la pensée (chaque strophe ou groupe de strophes constituant une unité de contenu, de sens, à la manière des stances d'autrefois). Le poème bref lui, se prête admirablement à rendre sensible un cri, une impression, une ombre fugitive. Jean-Paul Pellaton révèle une maîtrise supérieure dans cet exercice. Il a le sens de la formule, percutante, définitive, indispensable aussi à la réussite dans un domaine où la moindre faute revêt un caractère rédhibitoire. Il joue en outre de plusieurs mètres, avec une égale maîtrise: alexandrin et sa césure toujours placée au bon endroit, octosyllabe si harmonieux lorsqu'il est disposé en quatrains, vers plus courts aussi de sept, de six et même de cinq syllabes. Avec quel art le poète use de l'heptasyllable, un vers a priori incomplet, bâtard (le vers de huit syllabes paraissant plus naturel et équilibré à l'oreille) à qui il sait donner une ampleur qu'on ne croit généralement réservée qu'à des mètres plus longs. Le livre est divisé en trois parties auxquelles l'auteur a donné les titres suivants: *Intimes, Brefs, Narrés*. Cette subdivision n'est pas le fruit du hasard ou de la fantaisie. Elle répond à une logique interne rigoureuse, chaque partie constituant un ensemble cohérent doté de sa propre identité.

La poésie est faite avant tout pour être goûtée, et non mesurée à l'aune de commentaires et critiques plus ou moins bien inspirés. Celle *D'Ici-bas* est directe. Elle interpelle sans détour le lecteur qu'elle rattrape dans ses interrogations existentielles. Quelques exemples choisis dans le recueil en montrent la pertinence. Ainsi, des deux lignes que voici:

Verts mes songes d'enfant
Dorés mes soucis d'hommes.

Le lecteur relève avec bonheur l'opposition entre le premier vers qui exprime la saveur acidulée du fruit vert, une sorte d'insouciance d'où la gravité n'est cependant pas absente, et le second, plus sourd, plus rond, plus *doré* aussi. Il reçoit comme en écho l'alexandrin de Baudelaire, si chargé de mélancolie incurable:

Mais le vert paradis des amours enfantines...

Le recueil entier se lit à la lumière de cette phrase de Mallarmé que l'auteur a choisi de mettre en épigraphe à son œuvre: *Ici-bas est maître*, voulant peut-être manifester qu'au-delà des fragiles réalités qui nous entourent il n'y a pas grand-chose à espérer. Est-ce une plainte douloureuse qu'il faut deviner ici:

L'heure immense est notre maison
Pas besoin de l'éternité.
La douce Terre le proclame :
Ici-bas sont nos paradis

Dans la dernière strophe de son poème *Une charogne*, Baudelaire célèbre avec ferveur les vertus du souvenir capable, à travers les prestiges de la littérature et de la poésie, de redonner vie à l'être disparu. Rien de semblable chez Jean-Paul Pellaton. Non que, pour lui, la littérature et la poésie soient sans effet sur les choses, certes, mais elles sont incapables à elles seules de se substituer à leur réalité ultime. Il ne semble tirer nul réconfort à la perspective de poursuivre, dans la mémoire de ceux qui l'accompagnèrent le long de son cheminement terrestre, une existence, par procuration en somme, et pour un temps limité seulement. C'est la leçon de la suite que voici :

Plus chaudement qu'en votre tombe
Vous inaugurez pauvres âmes
Dans nos mémoires éphémères
Votre semblant d'éternité.

L'adjectif *pauvres* qui qualifie ici les *âmes* n'est pas là seulement pour la mesure du vers. Il est là parce que, dans sa simplicité, aucun autre ne saurait le remplacer.

Tout disparaît dans les brumes du temps qui nous est parcimonieusement compté. Victor Hugo, à travers la *Tristesse d'Olympio*, exprimait déjà ce que Jean-Paul Pellaton ressent lorsqu'il évoque l'histoire de ces trois sœurs, russes, comme il se doit, car la mélancolie dans la Sainte Russie a une couleur qu'elle n'a nulle part ailleurs. Irina, Olga, Macha, les trois sœurs, traînent une nostalgie que l'auteur exprime en ces termes :

...Et se demander pourquoi
Nous vivons et nous souffrons
Tout en rêvant de Moscou
Qu'elles ne reverront pas
Et d'un au-delà du temps
Où le bonheur régnera
Pour d'autres dont la mémoire
Ne saura rien des trois sœurs.

Le même poème nous offre les deux vers assonancés que voici :

Quand le ciel voilé d'automne
Se raie du vol des cigognes....

Deux lignes qui évoquent avec délicatesse un climat feutré, un sourire pâle d'arrière-saison.

Le quatrain qui suit montre comment le poète sait donner au vers de sept syllabes ce mouvement large que pourraient lui envier des vers d'un mètre plus long :

Ils nous montaient à la gorge
Comme des sanglots anciens
Mais une obscure pudeur
Nous retenait de pleurer.

Le deuxième vers (un de ceux dont on aime à se souvenir), peut se comparer à ceux qu'ont produits les meilleurs *musiciens* de la poésie française.

Il nous paraît intéressant d'établir un parallèle entre deux manières de traiter le même thème. Voici Jean-Paul Pellaton :

Le temps que l'on s'émerveille
Que les fleurs aient un parfum
Que Mozart nous soit donné
Et les folies de l'amour
Déjà le néant vorace
Fait bâiller ses portes d'ombre.

et Francis Jammes :

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera...

Résignation douloureuse d'un côté avec le *néant vorace*, allégresse jubilatoire de l'autre à travers une *campagne en fête* qui poudroie dans le soleil.

Un poème écrit en alexandrins, intitulé *Archéologie*, exprime l'impuissance des ruines (celles de Babylone et de Ninive, entre autres) laissées par les civilisations disparues, à restituer le caractère de ces dernières, en même temps qu'il exalte la valeur inestimable de l'œuvre poétique qui, parce qu'elle appartient à l'ordre de l'esprit, qu'elle est de partout et de toujours, exprime la vie :

Mais je dialoguerai avec toi, ô poète !
Qui loin de la cohue, à l'écoute du dieu,
Sous ton roseau taillé fais lever l'argile
Le héros Gilgamesh et les flots du déluge.

La mission du poète: capter les multiples rumeurs du monde pour les restituer en une parole intelligible:

Toutes les maisons suent d'indistinctes syllabes
Qu'en passant je déchiffre et redonne plus claires
J'en garde le secret mais j'aurai délivré
La foule des muets noués dans le silence.

Dans une petite pièce intitulée *Le hors-la-loi*, l'auteur décrit une métaphore du temps qui avance inexorablement, d'un pas mécanique, et que la douceur rassurante *du bonheur humain* ne retient pas. Cela donne:

Les enfants regardent
Ce passant muet
Que n'arrête pas l'odeur chaude
L'odeur rassurante
Du bonheur humain.

Nous disions que le poète Jean-Paul Pellaton excellait dans le poème bref, qui est comme une image jetée, un cri, ou encore la pure expression d'une sensation. En voici la démonstration:

L'automne flambe à tous mes arbres
Apaisé le lent incendie
Demain novembre entre les branches
Tendra son museau de brouillard.

En quatre vers, on passe lentement des somptueuses couleurs que l'automne donne à la forêt, au paysage gris et dépouillé qui fait suite à l'été de la Saint-Martin.

Lorsque la forme épouse parfaitement le fond, cela nous vaut:

Il faut partir il faut partir...

Le redoublement de l'expression *il faut partir* donne au vers un rythme haletant, un ton d'urgence qui en renforce le sens.

Il faut lire *D'Ici-Bas*, les fruits mûrs d'un auteur visité par la grâce, celle de la poésie, mais aussi le message émouvant d'un homme qui aborde les rives du grand âge. (phw)

Ed. Empreintes, 1998 (50 pages).

«JOURNAL DE VOULIAGMÉNI»
de Lucette Junod-Pellaton

A l'origine, le journal tenu par la narratrice devait servir d'embryon à un roman. Les trois épigraphes de Mandelstam, Soutsos et Bossuet qui ouvrent le texte suggèrent pourtant, à qui veut bien l'entendre, que le *frêle coquillage* aura le destin qui nous attend tous…

Tout commence sous les meilleurs auspices: Johanna, la narratrice, vient de publier un roman, *Les Djinns*, dont le titre évocateur rappelle aussi bien Victor Hugo (et César Franck) que le légendaire pantalon de toile bleue. Il y est question de la génération des hippies qui prirent la route des Indes et de leur fin souvent tragique. La romancière tient à *dénoncer l'hypocrisie flagrante de la société*[1] qui autorise et condamne tout à la fois le commerce de la drogue. Sollicitée par les médias, elle se prête de bonne grâce au jeu des interviews et des signatures.

Mais déjà, elle se dispose à quitter Genève pour la Grèce, où doit avoir lieu la première du film tiré de son texte et tourné par son propre fils Alexandre. Tendue vers un futur prometteur, elle revisite les lieux de sa prime jeunesse et de son passé d'adulte en parcourant l'appartement genevois: *Il faut envelopper de mémoire ce qu'on aime*[2]. L'enfance dit *l'air chargé d'odeurs, la poussière des moissons, l'herbe chaude des vergers, les fruits, les fleurs, surtout le parfum des roses et des œillets*[3]. Journaliste au Vietnam où elle rencontra dans l'horreur de la guerre celui qui allait devenir son mari, François, l'héroïne évoque aussi ses autres amours: la fulgurance de la perfection avec David, mort dans un accident d'avion, et l'étrange attirance éprouvée pour son beau-fils, Sydney. Séduction irrésistible, à laquelle a succombé autrefois Johanna. Car n'est-ce pas *dans la transgression que résidait le plaisir, plaisir menant aux confins d'une griserie mortifère, douce et violente, comme celle que recherche le joueur de baccara*[4]?

La deuxième partie du journal, qui abandonne les temps du présent et du futur pour ceux du passé, nous emmène à Athènes et à Vouliagméni, lieu aux consonances douces et insolites. La jeune femme retrouve un Sydney aussi éblouissant… qu'Hippolyte. C'est ici que tout se noue: le lecteur comprend peu à peu qu'il revit le drame de Phèdre, ce personnage inventé par Euripide et repris par Racine, et qui aime son beau-fils, l'enfant de Thésée. Mais la réalité va-t-elle rejoindre la fiction? Certes, l'héroïne se livre à un jeu trouble avec Sydney et elle-même; elle s'oublie à prononcer certaines répliques de Racine. Il y a aussi la magie de ces sites mythiques que parcourent Johanna et ses amis cinéastes: Dodone, Corinthe, Epidaure, Trézène, surtout Trézène, *chargé de troubles et de mystères*[5] où la narratrice prend conscience, en une phrase lapidaire, qu'elle *l'aime* et qu'elle va *en mourir*[6]. La femme épanouie et souriante

a changé et n'est bientôt plus que l'ombre d'elle-même. Cependant le lecteur espère encore… Comment l'histoire pourrait-elle se répéter ?

Enfin, dans le dernier volet du triptyque (ou du drame en trois actes), nous voilà plongés dans l'atmosphère euphorique de la projection tant attendue des *Djinns*. Pourtant, dans le paroxysme de l'été grec, malgré la joie qui l'entoure et devrait la porter, Johanna est malheureuse. D'humiliation en insulte, elle perd tous ses rêves, abandonnée à elle-même, terrassée. *Toute la beauté du monde s'est effacée. Je m'enfonce dans les sables mouvants.*[7] Survient, comme au théâtre, le mari et père parti : François. Dès lors, plus de doute possible, la mort attend les protagonistes… La parole prémonitoire de David se réalise pour la seconde fois : *Ne se rencontrent que ceux qui doivent se rencontrer, et quand les choses ne sont pas dans l'ordre, il faut bien que d'une manière ou d'une autre, elles y retournent.*[8] Présent, passé, futur, tout bascule, et le sable apaisant met fin à la tragédie.

En somme, la problématique de l'imitation dans l'art, posée avec pertinence dans les premières pages du livre, amène Lucette Junod-Pellaton à créer une œuvre tout en finesse et en poésie. Les gravures de Blaise Rossetti y contribuent du reste aussi. La passion et la mort, thèmes éternels, demeurent d'actualité. Même s'il y a un modèle – celui de Phèdre –, quelle amoureuse songerait à parodier ce qu'elle ressent ? Comment ne pas s'identifier, dans sa douleur, à d'autres personnages, réels ou fictifs, littéraires ou cinématographiques ? On comprend mieux pourquoi la romancière a pu avouer lors d'une émission qu'elle écrivait pour ne pas mourir. Les mots pétris de chair perdent ainsi toute gratuité. Et grâce au relief de certaines phrases, l'auteur atteint parfois à l'aphorisme. On vous laisse apprécier : *C'est en vivant nos paroxysmes que nous découvrons nos vérités. Alors ?*[9] Cet «alors» sonne comme une invite… (mog)

Ed. Florilège, 1997 (103 pages).

NOTES

[1]Op. cit., p. 19.
[2]p. 18.
[3]p. 32.
[4]p. 41.
[5]p. 61.
[6]p. 62.
[7]p. 87.
[8]p. 92.
[9]p.63.

«L'ÂME ANTIQUE»
de Pierre-Olivier Walzer

Avec ce troisième volet des *Vies de Charles-Albert Cingria*, Pierre-Olivier Walzer s'est fait, avec les années, tout naturellement dira-t-on, l'imprésario d'un personnage aux contours de moins en moins flous, et dont les surfaces, à la façon de mailles venant se joindre en un tissu homogène, tendent à s'accorder, du moins partiellement. Nul ne sait comme Walzer remonter de la circonstance mémorable – enfouie dans une lettre, dans un témoignage ou une photographie sépia – à l'explication causale, aux structures de pensée. Voici donc au fil des opuscules un portrait qui commence pour la première fois à s'ordonner, à se substituer à nos images fragmentaires dans l'impossible reconstitution d'une vie complète. Non sans mal, d'ailleurs, puisqu'il s'est agi, en l'occurrence, de traquer ce natif de la cité de Calvin jusqu'aux Echelles du Levant, établissant au passage un rapprochement saisissant avec le peintre Georgio de Chirico, lequel, à l'instar des Cingria, relève d'une famille originaire de Naples, qui transita par Raguse pour venir s'installer aux alentours du XVIIe siècle quelque part sur les rives du Bosphore.

A cette époque, Charles-Albert voyage, engrange images et impressions, lorsqu'il ne s'adonne pas aux joies de la technique pianistique. Documents à l'appui, Walzer évoque des transits, des aventures, des pérégrinations merveilleusement loufoques: *Au Maroc, il se déguise en Turc, ou en Arabe et porte le cafetan; en Espagne, vêtu d'un complet blanc à tunique militaire, on lui a demandé, et il en fut très fier, si c'était lui le torero. A Genève, en été 1904, il étonne Ramuz par ses chaussettes rouges, ses souliers blancs et sa casquette*. On imagine l'effarement de Charles Ferdinand! Chez les Cingria, rien de cet effarouchement. Au contraire, toute une propension lyrique quasi primitive, archaïque et colorée, naïve dans sa jeunesse choquante, une pâte humaine extrêmement grasse sous le vernis de culture, d'une délicatesse démesurée.

Creusant la psychologie adlérienne, le biographe se demande: «Comment peut-on être Cingria?» Mais s'il est donné à la majorité d'entre nous de ne naître qu'une fois, une visée multiplicatrice et proprement destructurante fait exploser chez ce dandy quatrocentiste les carcans les mieux établis. Déconstructionniste, Cingria? Ou, plus simplement, parfait écrivain, en dépit d'une extraordinaire légèreté quant au statut qui motive tant de réputations usurpées? Et pourtant, dans une lettre de 1903, envoyée de Sienne à son frère Alexandre: *En ce moment je suis vraiment un peu fou – j'ai des rêves d'ambition, je me crois empereur ou poète, puis je m'aperçois que cet orgueil empêche la pureté ou la sincérité des sentiments et alors c'est du noir (...) Au fond on a beau mépriser les autres, la canaille, le vulgaire, les pédants, on fait tout pour eux,*

on ne pourrait se passer d'eux, on a besoin de leur approbation. Le vrai sage (il y en a eu beaucoup) serait celui qui vivrait cynique, seul, sans jamais rien affecter, sans affirmer qu'il est cynique. Mais alors ceux-ci ne restent pas du tout à la postérité; on oublie même leur nom. On ne saurait trouver plus belle entrée en matière, plus beau projet d'œuvre dans son ambiguïté même: seule la gratuité donne vie.

En thuriféraire scrupuleux, et avec cette parité d'intelligence qui le caractérise, Walzer, qui ne se borne pas à prendre le contre-pied des vérités admises, emmène son lecteur au cœur d'un clan où l'on a appris à badiner avec les choses sérieuses, puisque l'enfant est roi, prince et poète. Aussi «l'âme antique» de la tribu Cingria, quoique d'un caractère essentiellement quinteux, apparaît-elle comme jupitérienne, du genre déliquescent et démesuré, ne connaissant que la loi de l'absolu – question de loyauté –, mais d'un absolu décalé, comme en porte-à-faux avec lui-même: *J'ai décidé de ne rien faire de toute ma vie, ou d'aller fonder un empire latin chez les nègres.*

Oui, avec Charles-Albert, la pomme ne paraît pas tombée trop loin de l'arbre, il ressemble bien aux autres membres de la famille, à la fois dispersé, parfaitement original, imprégné d'une fraîcheur sylvestre mêlée aux plus insaisissables convulsions, ce qui lui confère d'emblée une densité existentielle particulièrement élevée, pleine d'aises et de complaisance, un corps sensitif aux organes complexes, une assiette cependant non sans trouble, puisque le petit Raton, et plus tard l'immense écrivain qu'il réalisera, se laissent volontiers dominer par les instincts les plus spontanés et les charmes les plus fallacieux. Ce qui ne s'explique que partiellement par l'absence du père (tôt décédé) ou par la présence inamovible de la mère.

Dans ce contexte, on imagine la visée salvatrice qui a pu être attribuée à l'écriture, tôt investie, tôt affrontée, entourée d'une aura mystérieuse, mais si longue à venir. Hasardeuse, nonchalante, imprévue. C'est probablement de ce côté-là qu'il faut chercher l'aiguillon du génie cingrianien, parmi d'immenses pans d'oublis et les chausse-trappes de la dissolution qui menacent à chaque détour de la trajectoire la cohésion interne du sujet; d'où quelquefois des idées de grandeur quasi toxicomaniaques, l'art ayant à charge de compléter le monde: *Mon âge: 12 ans et demi et 36000 ans. Mes origines: le paradis terrestre. Les études que j'ai faites sont surtout celles qui ne m'ont pas été imposées. Dans quelle ville? Dans quantité de villes, mais aussi dans les campagnes, les villages, les marais, les usines en démolition* (...) *Car s'il faut définir la poésie, j'estime que couleur du bitume sur le trottoir ou construire un orgue avec des boîtes de conserves est bien plus efficace en puissance de verbe que de pâlir sur des encyclopédies.*

Dans la poésie, qui vaut par l'originalité du poète, le travail recommence chaque fois sur de nouveaux frais. La vie coutumière de

Charles-Albert Cingria, par un vaste écart de compas, s'est engagée tout entière dans cette vaste entreprise, jusqu'à remettre tous ses rêves à l'épreuve de ce critérium esthétique radical: la diversité des formes et le culte des mots. (fra)

«ÉCLATS CUBAINS»
de Bernard Comment et Jean-Luc Cramatte

Au printemps 1997, Bernard Comment, son épouse et le photographe Jean-Luc Cramatte parcourent Cuba. Les trois voyageurs ont l'intention de découvrir les trains de l'île socialiste. De ce projet naîtra *Eclats cubains*. Le livre, agréablement illustré, se présente sous forme de fragments dont les titres sont simplement classés par ordre alphabétique. Quelques chapitres plus longs consacrés exclusivement aux chemins de fer échappent à cette règle.

Le mieux, à Cuba, est sans doute de ne rien demander officiellement: cela crée automatiquement un embarras qui risque de faire remonter l'esprit bureaucrate[1]. Le ton est donné. Nos voyageurs comprennent vite qu'ils se trouvent *à l'intersection de deux logiques, celle socialiste et celle tropicale (semblable en cela à la méridionale)*[2]. Dans tous les cas, le douanier sévère et indolent de l'aéroport ne semble pas avoir de difficulté à concilier ces deux approches de la vie!

Bernard Comment promène un regard souvent amusé sur la réalité cubaine. Le lecteur a droit à des anecdotes amusantes: ici, ce sont des voitures attendant patiemment la fin d'une partie de dominos, la table de jeu étant installée au milieu de la rue; là, c'est un caveau familial bâti en forme de château fort.

Cependant, l'auteur ne cache pas les difficultés économiques d'un pays qui traverse ce que tous les habitants nomment pudiquement ou malicieusement sa «période spéciale», comprenez la récession qui sévit depuis que Moscou a coupé son aide. Faute de moyens, l'économie tourne au ralenti. Beaucoup de trains, par ailleurs fort lents et très exceptionnellement ponctuels, sont supprimés. Les cartes de rationnement ont cours et le marché noir s'est installé. Au pays de Fidel Castro, nombre de services et de marchandises ne se monnaient plus qu'en dollars. Et pour couronner le tableau, le touriste occidental, fort de son pouvoir d'achat, s'offre indifféremment rhum, filles, cigares.

Le voyage est aussi prétexte à dialoguer avec la littérature. Bernard Comment cite les auteurs cubains et ceux qui ont séjourné sur l'île, il aime à rechercher les lieux qu'ils ont fréquentés, *ému à l'idée, proustienne, de respirer le même air, d'être caressé par le même vent*[3].

Finalement, Comment se laisse imprégner par la magie des lieux, sans perdre pour autant toute lucidité: *Cuba, c'est un bout de terre, avec ses problèmes, ses ombres (dont les inexcusables manquements aux droits de l'homme régulièrement dénoncés par Amnesty International), mais son aspiration à une autre vie que celle imposée par l'hégémonie toujours plus écrasante des Etats-Unis sur le monde est respectable.*[4] (brc)

Ed. Grimoux, 1998 (178 pages)

NOTES

[1]p. 22.
[2]p. 106.
[3]p. 95.
[4]p. 173.

«DOUBLE»
de Daniel de Roulet

Daniel de Roulet nous livre un beau récit à trois voix. En effet, il suit dans *Double* le parcours de trois jeunes gens, dont lui-même. Ces individus, qu'ont-ils en commun? Descendants de la bonne, riche et bien pensante bourgeoisie zurichoise, ils se démarqueront tous trois de leur famille «comme il faut[1]». Le plus célèbre est Fritz Zorn, qui, se sachant condamné par un cancer, déversera sa haine contre son milieu dans *Mars*. Léo Sauber, quant à lui, après quelques films et une école de cinéma à Berlin, s'engagera dans la lutte ouvrière: il sera abattu par la police allemande le 9 mai 1975.

A ces deux destins, Daniel de Roulet joint le sien, celui du survivant qui témoigne: il fait comprendre sans pathos la rage de Zorn et les peurs de son ami Sauber.

Cependant, *Double* est en grande partie une autobiographie. Comme le sous-titre l'indique, le livre est «UN RAPPORT», en fait un contre-rapport aux nombreux rapports de la police fédérale. C'est que Daniel de Roulet, qui a passé son enfance et son adolescence à Saint-Imier, a été suivi par des indicateurs dès sa vingtième année jusqu'à la fin novembre 1981, c'est-à-dire pendant plus de quinze ans. Quels sont ses torts? Il exprime ouvertement son pacifisme, distribue des tracts aux portes des usines et croit, comme beaucoup d'étudiants idéalistes de sa génération, en une société meilleure. Suite au scandale politique des fiches, le

Département fédéral de justice et police lui enverra plus de trois kilogrammes de documents caviardés.

Des milliers de pages retracent une minutieuse enquête où sont fixés mes délits éventuels, mais surtout mes amours, mes promenades au bord du lac, mes conversations téléphoniques et même mes opinions. Pour entreprendre ma recherche, un tel matériel historique, déjà classé, est un don du ciel[2].

L'écrivain commente ailleurs: *La voilà ma biographie, racontée par le trou de la serrure.*[3]

La force du livre tient en grande partie dans sa forme. Chaque chapitre commence par le rituel d'une citation, comme pour faire comprendre au lecteur que seule la littérature est clairvoyante. Vient ensuite un résumé du chapitre précédent (serions-nous dans un feuilleton?) suivi d'une question qui dérange. Le récit peut alors continuer, d'une écriture sobre et efficace.

Le ton aussi est important. Malgré les déboires dans son travail (de Roulet est souvent renvoyé sans avoir commis de fautes professionnelles), malgré la gravité des faits, l'écrivain ne s'apitoie pas sur son sort, ne sombre pas dans la rancœur, ni ne règle ses comptes. Son propos est vif, intelligent, bref, tout le contraire du travail des enquêteurs: *notre police a cru que les faits accumulés trouveraient un sens. Mais l'addition d'une colonne où figure une erreur donne un résultat faux.*[4] Les exemples à l'appui font carrément rire:

Quand une conversation est retranscrite par un fonctionnaire de langue allemande, il ne comprend pas que «frangine» n'est pas le nom de code d'une clandestine, mais ma sœur. Parce qu'elle me croit architecte au chômage, alors que je suis informaticien, notre police construit un personnage financé par une vieille dame que je remercie au téléphone «pour la grosse somme». Il s'agit en fait de ma marraine dont le cadeau d'anniversaire est passé de cinquante à cent francs[5].

Les quiproquos se multiplient et atteignent leur paroxysme quand un sosie de l'écrivain, procureur à Zurich, entre en scène et commence à avoir des ennuis. A propos de cet épisode, de Roulet confessera d'ailleurs sa lâcheté[6]. Ici encore, son attitude digne contraste avec celle du Ministère public qui – en 1998 encore – ne daigne pas faire amende honorable, lui reprochant d'éprouver toujours *un sentiment général de méfiance à l'égard des autorités dans le contexte des fiches*[7].

Vous l'aurez compris, Daniel de Roulet pose un regard d'entomologiste sur la société helvétique et ses «vertus», sur sa fête nationale, par exemple: *Dès le matin, chaque villa est décorée de drapeaux rouges à croix blanches, grands formats de toile fine, repassés soigneusement. entreposés au grenier dans une malle marquée PREMIER AOÛT, à côté de celle de Noël, remplie de boules argentées*[8].

L'auteur manie parfaitement l'ironie voltairienne pour dénoncer un univers paranoïaque digne de Kafka.

Le propos est décapant et salutaire pour notre démocratie: *Adieu, drôle de pays, qui as promu l'absence d'histoire, de regrets et de mer au rang de vertus nationales.*[9] (brc)

Canevas Editeur, Saint-Imier (CH)/Frasne (F), 1998 (222 pages).

NOTES

[1]p. 29.
[2]p. 15.
[3]p. 190.
[4]p.191.
[5]pp.191 et 192.
[6]p.212.
[7]p. 214. Lire à ce sujet la requête de l'auteur auprès de la Confédération, pp.194 à 197.
[8]p. 18.
[9]p. 217.